



FOUILLES EXÉCUTÉES A AÏN-KEBIRA (PROVINCE DE CONSTANTINE)

PAR

M. E. VINCENT

Lieutenant au 33^e régiment d'infanterie

Mon but, en écrivant ces pages, est de mettre au jour le résultat des recherches que j'ai faites à Aïn-Kebira. J'ose espérer être agréable à ceux qui voudront visiter ce pays et continuer à explorer cette partie de la subdivision de Sétif. Les vastes ruines de l'ancienne *Satafi* n'ont pas encore dit leur dernier mot, et elles réservent aux archéologues une ample moisson d'intéressantes découvertes. Je suis persuadé qu'en les explorant sérieusement, on arriverait à reconstituer, au moins en partie, cette ville qui comptait jadis au nombre des évêchés de la Mauritanie Sitifiennne.

Rentré en France au commencement de 1877, mon premier soin a été de mettre en ordre toutes les notes que j'avais ramassées à la hâte, de les classer et d'en faire un tout homogène.

Déjà, dans le courant du mois d'août 1876, j'avais adressé à l'Académie d'Hippone un petit recueil et une notice sur les découvertes que j'ai faites à Aïn-Kebira. Cette société a bien voulu m'admettre au nombre de ses membres et donner une large place dans son Bulletin à mon envoi. Une commission, nommée par elle, a fait un rapport très-complet sur ces fouilles.

Avant de quitter l'Algérie, je suis allé visiter une dernière fois Aïn-Kebira, et j'ai rectifié les erreurs que j'avais pu commettre d'abord.

Le travail que je présente aujourd'hui au public n'a, je le répète encore, aucune prétention ; c'est, en un mot, le journal d'un touriste qui raconte ce qu'il a vu et fait, ainsi que les fouilles exécutées par lui. J'espère qu'il sera bien reçu de ceux pour qui l'histoire de notre belle Algérie est une étude remplie de charmes et d'attraits.

Arras, le 15 juillet 1877.

E. VINCENT,

Lieutenant au 33^e régiment d'infanterie.

I

Détaché aux affaires indigènes en Algérie, j'occupais le poste de Takitount, fort situé à 42 kilomètres de Sétif, à 1054 mètres d'altitude, sur la route départementale n^o 5 qui va de cette ville à Bougie. Mes tournées m'amenaient fréquemment dans la tribu des Dehemchas, située à 15 kilomètres de mon bureau. Je campais quelquefois à un endroit appelé par les indigènes *Aïn-Kebira* (la grande fontaine). Bien souvent mes regards s'étaient arrêtés sur les vastes ruines qui entouraient cet endroit et qui émergeaient de terre. Ces derniers vestiges de la domination romaine montraient au monde moderne avec quelle puissance Rome savait occuper les points les plus reculés, puisque ces ruines résistaient encore, malgré les siècles. Ces masses de pierres énormes, ces colonnes brisées, ces portiques, tout, en un mot, prouve quelle différence il y a entre nos constructions modernes et celles que les maîtres du monde élevaient partout où l'empire romain plantait ses aigles. Les Romains, du reste, avaient bien choisi l'emplacement de leur station : il est superbe. Situé par 36° 48' latitude nord et 3° 10' 20" longitude est (*carte de l'Etat-Major*, 1869), il est borné au N. et à l'O. par de hautes collines qui le protègent des vents violents qui pendant l'hiver poussent les neiges sur cette partie du littoral ; au S., une série de mame-lons en défendait les approches contre les attaques des tribus

de l'intérieur ; enfin, à l'E., le terrain descend en pente douce jusqu'à l'Oued-el-Krahra, affluent de l'Oued-el-Déhéb.

Cette partie de l'annexe de Takitount est remplie de ruines. A 15 kilomètres d'Aïn-Kebira, au nord, derrière les crêtes du Djebel Arba Seman, se trouve Zaroura ; plus loin, on rencontre Ohrrar. Des ksars isolés indiquent qu'une route allait de Sétif à Djidjelli et traversait cette partie de la Mauritanie Sitifiennne.

Les terres, irriguées par cinq fontaines, sont belles et fertiles. Quelques jolis jardins, complantés d'une grande quantité d'arbres fruitiers, s'échelonnent çà et là dans un pays complètement nu, semblables à ces oasis que l'on rencontre dans le Sahara.

Aujourd'hui, Aïn Kebira forme, sous le nom d'Ouled Sidi Ali, un azel que le service des Domaines loue annuellement aux enchères publiques. Une trentaine de familles indigènes, vivant sous des gourbis, habitent cet endroit qui se trouve sur une route muletière tracée par le Génie et qui sert à relier Sétif et Djidjelli.

Au mois de novembre 1875, je dirigeais les opérations du séquestre dans la tribu des Dehemchas. J'avais souvent, en me promenant, visité ces amas de pierres, et les indigènes m'avaient montré çà et là quelques inscriptions gisant dans les jardins et près des fontaines. L'idée me vint d'entreprendre des recherches sérieuses. Mais, l'hiver commençant et la mission dont j'étais chargé exigeant ma rentrée à Takitount, je remis l'exécution de ce projet au printemps de 1876.

A mon arrivée au fort, je parlais à plusieurs personnes de ce que j'avais vu à Aïn-Kebira et de l'intention où j'étais d'explorer sérieusement le pays. Tout le monde approuva cette idée. Cet endroit, en effet, n'était encore que peu connu, et, d'après ce que j'avais remarqué, on pouvait espérer faire quelques découvertes intéressantes.

II

Au commencement d'avril 1876, les beaux jours étant revenus, je demandais l'autorisation d'opérer des recherches à Aïn-Kebira.

M. le capitaine Durand, chef de l'annexe, non-seulement me l'accorda, mais m'en facilita l'exécution en me faisant donner les outils nécessaires et tout ce qu'il fallait pour mener à bonne fin un pareil travail. Je campais à Aïn-Kebira le 10 avril, j'installais mes tentes près de la principale fontaine, je me mis en relation avec les indigènes du pays, auxquels j'expliquais le but que je m'étais proposé. Ils m'assurèrent de leur concours, étant attirés un peu par la curiosité, mais surtout par l'appât des gratifications que je leur promettais. Je partageais mon monde en petits groupes armés de pinces, de pioches et de pics : j'avais divisé le pays en plusieurs secteurs et tracé à chacun son itinéraire. Aidé d'un de nos spahis, Ahmed ben Zaidi, garçon très-dévoué et intelligent, je surveillais le tout, veillant à ce que chaque endroit fût fouillé minutieusement, retournant chaque pierre, en un mot ne laissant pas un pouce de terrain sans le visiter.

Mes recherches ne furent pas infructueuses : les inscriptions suivantes furent retirées des décombres.

N° 1.

GMS
MARTI
AVGCON
SERVAT.
RISALVTIS

G(enio) M(unicipii) S(atafensis), Marti Aug(usto) conservatori salutis.

Cette inscription est gravée sur un cippe d'un grain très-fin, qui mesure 1^m 10 de hauteur sur 0^m 45 de largeur. Les lettres ont 0^m 06 de hauteur. A la cinquième ligne, les deux lettres T I forment un monogramme. Une cassure existe à la partie supérieure de droite.

N° 2.

GENIOMV
NICIPIUSA
TAFENSIS*
EXTESTA
MENTO
CSTATVLE

NIMARTIA
 LISFLPP
 CSTATVLEN
 VSVITALISHE
 RES
 L* MIL* N
 CONSTITV
 IT DD

Genio Municipii Satafensis. Ex testamento C(aji) Statuleni Martialis, flaminis perpetui, C(ajus) Statulenus Vitalis hæres quinquaginta millia n(ummum) constit(u)it d(e)d(icavitque).

La pierre qui porte cette inscription mesure 0^m 85 de hauteur sur 0^m 40 de largeur. Les lettres ont 0^m 05 de hauteur. Je l'ai découverte dans un jardin situé près du temple. Des feuilles de vigne marquent la ponctuation. Les lettres IT de la dernière ligne forment un monogramme. La pierre est écornée à droite, à la partie inférieure.

Les deux inscriptions précédentes donnent le nom de la ville : *Satafi*. La première est une dédicace à la divinité protectrice de cette localité ; la seconde est gravée sur un autel élevé par un particulier, autel qui a coûté 50,000 sesterces.

N^o 3.

DMS
 PLVRIVS
 PFILPRIMVS
 IVNIORVA
 XIV

Cippe en forme de caisson (hauteur 0^m 60, largeur 0^m 50, hauteur des lettres 0^m 06.)

N^o 4.

PATRIS ETFILII
 SERVVS PLENVS
 EXIVIT ARATOR
 VA* VNO* M* X* DVI

Belle pierre d'un grain très-fin, trouvée près du cimetière et mesurant 0^m 65 de longueur sur 0^m 55 de largeur. Les lettres, d'une incrustation parfaite, ont 0^m 04 de hauteur. Je crois que

c'est une inscription chrétienne commençant par ces mots : (*In nomine*) Patris et Filii. Servus plenus exivit arator. V(*ixit*) a(*nno*) uno, m(*ensibus*) decem, d(*iebus*) sex.

N° 5.

MARTIALIS
MVROR
SVO FECIT

La pierre qui porte cette inscription mesure 0^m 55 de haut sur 0^m 57 de large ; elle est cassée en plusieurs endroits, et a été trouvée près d'un chemin, On y lit seulement *Martialis... muror... suo fecit*. L'inscription est incompréhensible.

N° 6.

DMS
VICTORV
AXXXVHSE
MAXIMVS
FRATRI
POSVIT

Pierre tumulaire très-belle (hauteur, 1^m20 ; largeur, 0^m40 ; hauteur des lettres, 0^m05). On y lit : D(*iis*) M(*anibus*) S(*acrum*). Victor vixit annis triginta quinque. Hic situs est. Maximus fratri posuit.

N° 7.

DMS
CLFELICIANVS VAVIHIDX

Cippe à fronton triangulaire et à compartiments, portant avec cinq bustes grossièrement sculptés l'inscription suivante : Cl(*audius*) Felicianus v(*ixit*) a(*nnos*) novem d(*ies*) decem.

N° 8.

DM
LSITT
VRBA
IVNIO
VAXV

Cette inscription est gravée sur une dalle qui fut trouvée dans un gourbi arabe. Bien que cette dalle soit brisée par le milieu, il est facile de lire l'inscription.

D(*iis*) M(*anibus*) (Sacrum) L(*ucius*) Sitt(*ius*) Urba(*nus*) junior v(*ixit*) a(*nnis*) quindecim.

N° 9.

RROSAEFEIN
MCORDIVS
TESVAPECVNIA

N° 10.

LIOANTO

N° 11.

ITOSEVEROPIO

N° 12.

IIPRO

N° 13.

XICOS

N° 14.

IPE

ICAM

IPILIV

ITI

IT

N° 15.

LDS.I.V.C.P.P.M.E

EINESVOOBLA

BIESVITAE BREV

VQVOT MO I

P

N° 16.

D M

AELIA VRBA

ANTE IANAV

Stèle à fronton circulaire, encadrée d'une moulure, et trouvée près d'une fontaine. L'inscription mesure 0^m 55 de hauteur sur 0^m 54 de largeur ; elle est très-difficile à expliquer.

Sur ces seize inscriptions, neuf ont déjà été relevées : ce sont les numéros 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 16. Je ne les donne que pour mémoire.

Les autres, c'est-à-dire les numéros 1, 2, 3, 6, 7, 14 et 15 sont, je crois, inédites.

Les plus importantes, à mon avis, sont celles qui portent les numéros 1 et 2 ; elles ont été découvertes dans les jardins, et donnent, surtout la deuxième, le nom ancien d'Aïn-Kebira : *Genio Municipii Satafensis*, au génie tutélaire du municipe de Satafi.

J'étais arrivé au 20 avril. Je résolus de faire venir quelques

puits de sondage, afin de me rendre compte si, par suite d'un bouleversement quelconque, une certaine partie de la ville n'aurait pas été ensevelie. Ce qui me faisait supposer cela, c'était qu'en divers endroits, notamment au centre, le terrain était mouvementé. Le 21 avril, je fis ouvrir quatre puits : le premier, près de l'arbre isolé qui se trouve à environ cent mètres des jardins et de la grande fontaine ; le deuxième, sur le même alignement que le premier, à vingt mètres de distance ; quant aux deux autres, on les ouvrit près d'un cimetière et près de la route qui va à Takitount.

Le 23 avril, on était arrivé à deux mètres de profondeur. Les ouvriers trouvèrent un bassin qui présentait un rectangle de 1 mètre de long sur 0^m 80 de large. Sur une des grandes faces était sculpté un bas-relief, où se trouvaient, dans trois compartiments différents, des statuettes représentant Bacchus, Diane et Hercule. Malheureusement on le brisa en voulant le sortir de terre, et il n'en reste plus aujourd'hui que des débris.

On déterra aussi plusieurs pierres tumulaires, sur lesquelles se trouvaient gravées de grossières figures représentant des personnages dans diverses positions.

Je concentrais tous mes efforts sur les puits du centre. Au premier, on était à 2^m 50 de profondeur. La couche de terre arable étant percée, on arriva à une couche plus molle ; puis l'on trouva des briques, des tuiles triangulaires, et bientôt, à 3 mètres de profondeur, après avoir enlevé des décombres de toute sorte, les travailleurs me signalèrent une terre rougeâtre, très-dure, dans laquelle les pioches entraient avec peine. Je fis élargir le puits. Le 25 on était en face d'un mur très-épais qui se dirigeait vers l'est et était construit en belle pierre de taille. Le sol sur lequel on se trouvait, était formé de pavés incrustés dans cette terre rougeâtre. Tout, en un mot, me fit supposer que j'avais devant moi une des voies romaines qui devaient parcourir la ville.

Le 27 avril, les indigènes qui travaillaient au deuxième puits m'appelèrent et me montrèrent une superbe colonne, d'une circonférence de 1^m 25, qui sortait d'un trou provoqué par un éboulement. Je m'approchai et reconnus qu'elle n'était pas seule ; car à 50 centimètres on apercevait une pierre longue et arron-

die qui, après avoir été dégagée de la terre qui l'entourait, n'était autre qu'une deuxième colonne semblable à la première, à laquelle elle était reliée par un socle en pierre de 0^m 60 de largeur et de 0^m 30 de hauteur.

Persuadé que j'étais sur la trace d'une découverte intéressante, je fis élargir le puits en forme de tranchée et travailler de manière à ouvrir un espace suffisamment large pour permettre à plusieurs hommes de piocher.

Le 29, deux boyaux étaient terminés et je portais sur ce point le peu de monde dont je disposais. Je fis pratiquer différentes ouvertures perpendiculaires aux deux colonnes. On avançait péniblement; car on se trouvait arrêté parfois par d'énormes pierres qui obstruaient les travaux et qu'il fallait enlever à l'aide de grues que j'avais fait confectionner tant bien que mal avec les moyens dont je disposais. Dans ces pierres je trouvais les deux inscriptions suivantes :

N^o 19.

MEMORIAE
IVLIAEHOSPHE
AECILIVSDONATVS
VNACVMFILIISMEIS
CONIVGIKARISSIMAE
MENSAM POSVIMVS

Un cœur enflammé est gravé au bas de cette inscription, qu'on peut lire ainsi : *Memoriae Juliae Hosphe. (C) aecilius Donatus una cum filiis meis conjugi carissimae mensam posuimus.*

N^o 18.

D. M. S.
M VICT
SA. RI

Après trois jours de travail opiniâtre, on était parvenu à déblayer huit colonnes reliées deux par deux. Je fis encore pratiquer plusieurs ouvertures à droite et à gauche pour faciliter l'écoulement des déblais. Parmi les décombres enlevés se trouvaient des barres de fer très-soxydées, des scellements en plomb, des boulons, des débris de faïence, une grande amphore, une petite urne vernie, quelques médailles et une grande quantité d'ossements.

Enfin, le 3 mai, j'avais déblayé complètement l'endroit où je me trouvais, et qui n'était à mon avis qu'un petit temple romain. La surface de ce temple était rectangulaire : le grand côté avait 16 mètres, et le petit 13^m 80 de long. Une porte, de 1^m 60 de large, était pratiquée dans l'une des petites faces ; quant à l'autre face, elle était creusée en forme de crypte. Seize colonnes, reliées deux par deux, étaient placées de chaque côté, le long des grandes faces ; elles avaient une moyenne de 1^m 25 de tour, et les plus grandes avaient 2^m 25 de hauteur. Sur l'une d'elles on lisait l'inscription suivante :

N^o 19.

MANNVS
SACERDOS
DEORVMCV
RATORETDIS
PVNCTOR
CONCHAS DE
SVO POSVIT

Un escalier, bien conservé, permettait de descendre dans ce temple. Les murs qui l'entouraient de trois côtés seulement, étaient bâtis en belles pierres de taille et recouverts de fresques qui tombèrent aussitôt au contact de l'air. Elles représentaient de larges feuilles de vigne, rouges et brunes, sur fond noir et blanc. A gauche, en entrant, près de l'escalier, se trouvait une pierre tumulaire (hauteur 0^m 46 ; largeur 0^m 36 ; largeur 0^m 03) qui porte l'inscription suivante :

N^o 20.

D M S
HONORIE'T
MEMORIE
APERTINAM
FAMONIS MI
LITIS COH
VRB

Puis, dans la crypte, je vis une autre pierre (hauteur, 0 m. 70 ; largeur, 0 m. 35 ; hauteur des lettres, 0 m. 05) qui porte, au-dessus d'une belle feuille de vigne, la dédicace suivante à Bacchus :

LIBERO
PATRI
DESVO.
MEMORI
VS

Ce qui ferait supposer que ce temple avait été dédié à cette divinité. Mais, comme j'ai remarqué plusieurs croix gravées çà et là sur les pierres, il est probable que par la suite il aura été converti en temple chrétien.

J'étais donc arrivé à un résultat assez satisfaisant. J'avais, en comptant les cinq pierres trouvées dans le temple, douze inscriptions inédites. Je m'occupai de les réunir toutes, ainsi que les statuettes et les objets divers extraits des fouilles. J'en adressai une partie à l'Académie d'Hippone, avec la copie des inscriptions, et je plaçai le reste dans un hangar provisoire que je mis sous la surveillance du chef du village. Je comptais revenir plus tard pour continuer ces fouilles si heureusement commencées ; mais un grave accident de voiture, qui mit ma vie en danger, m'en empêcha. Après un congé de convalescence, je retournais de nouveau à Aïn-Kebira ; je pratiquais quelques nouvelles fouilles, rapidement, mais sans succès : je ne trouvais que deux espèces de boules, en matière dure, garnies à la partie supérieure d'une sorte d'incrustation que l'on dirait destinée à retenir une corde et qui ferait croire que ces deux objets seraient des projectiles dont on se servait alors. Chacune de ces boules mesure 0 m. 12 de diamètre et 0 m. 11 de sa base à sa partie supérieure qui est légèrement aplatie. Elles sont faites en terre cuite, très-dure, mêlée de fragments noirs ressemblant à du fer en poudre. Leur couleur est jaune pointillé de taches rouges.

En fouillant quelques tombeaux, j'ai trouvé une dent en ivoire, très-lourde et très-longue, qui servait sans doute d'ornement et qui n'appartient certainement pas à un animal existant encore de nos jours. J'ai trouvé aussi quelques crânes et des squelettes assez bien conservés. Il serait facile de s'en procurer en se rendant à Aïn-Kebira et en se faisant conduire aux tombes des Romains qui se trouvent situées à 200 mètres à gauche du

village, lorsqu'on vient de Takitount, et sous les ruines du fort qui dominait la ville.

III

Les pages qui précèdent ont été exclusivement consacrées à la description des travaux et découvertes opérés à Aïn-Kebira. Il est nécessaire maintenant d'entrer dans quelques détails historiques sur cette partie de l'Afrique au temps de la domination romaine. Après plusieurs mois de recherches, je suis parvenu à réunir un certain nombre de documents provenant de livres anciens et traitant cette question. J'ai fouillé un peu partout, mais surtout dans la belle bibliothèque d'Arras, mise à ma disposition par l'obligeance de son bibliothécaire. Je donne donc le résumé de ces recherches, espérant ouvrir la voie à de nouvelles études plus sérieuses.

En l'an 43 de J.-C., sous le règne de Claude, on voit la *Mauritanie* réunie aux autres provinces que l'empire possédait en Afrique. Elle fut partagée en deux provinces, l'une appelée *Mauritanie Tingitane*, l'autre *Mauritanie Césarienne*. Plus tard, en l'an 297, lorsque le besoin se fit sentir de subdiviser les provinces, l'empereur Dioclétien détacha de la *Mauritanie Césarienne* la partie de territoire qui s'étend depuis la colonie maritime de *Saldæ* jusqu'à l'*Ampsagus*, et lui donna le nom de *Mauritanie Sitifiennne*. Cette dénomination provenait d'une ville appelée *Sitifis*, située au sud de Cirta.

Lorsque le christianisme se répandit en Afrique, un grand nombre de villes furent érigées en évêchés. On en compta jusqu'à deux cents dans la *Mauritanie*, au milieu du III^e siècle.

Voici comment était partagé le Diocèse d'Afrique, d'après le P. Lacory, de la Compagnie de Jésus :

La Numidie avait pour métropole Cirta ; la *Mauritanie Sitifiennne*, Sitifis ; et la *Mauritanie Césarienne*, Julia Cæsarea.

Dans la *Mauritanie Sitifiennne*, on trouve, comme évêché, une ville du nom de *Satafi*. L'Itinéraire d'Antonin place cette loca-

lité à XVI mille pas de Sitifis, sur la route de Saldæ à Igilgeli (1).

La position de *Satafi* est donc bien déterminée. Elle est placée entre *Sitifis* et *Ad Basilicam*, à une distance égale, de seize milles romains, de ces deux localités. Or, le mille romain vaut 756 toises, la toise 1 m. 94,904 ; ce qui représente une longueur de 1,473 m. 475 par mille, et, pour la distance totale, 23 kilomètres 600. La carte de l'État-Major donnant une distance de 20 kilomètres, à vol d'oiseau, entre Sétif et Aïn-Kebira, on voit qu'en tenant compte des mouvements du terrain, les deux distances sont à peu près égales.

Plusieurs auteurs citent deux évêchés qui portent ce nom, et placent le second dans la Mauritanie Césarienne. Or, aucun itinéraire et aucune carte ne parlent de cette deuxième localité. Voici, du reste, ce que nous avons pu recueillir à ce sujet.

Dans la liste des évêchés de la Mauritanie Sitifienne publiée par Victor de Vite et reproduite dans l'*Histoire de la persécution vandale en Afrique*, par Dom Ruinart (2), il est parlé d'un *Festus*,

(1) Voici, en effet, ce qu'on lit dans l'*Itinéraire d'Antonin* :

Iter Saldis Igilgeli	— M. P. CLIX.
Ad Olivam, <i>Djinan-el-Beylik</i> ,	— XXX.
Ad Sava, municip., <i>Sidi-Aïssa</i> ,	— XXV.
Sitifi Colonia, <i>Sétif</i> ,	— XXIII.
Satafi, <i>Aïn-Kebira</i> ,	— XVI.
Ad Basilicam, <i>Ruines des Beni-Nemdil</i> ,	— XVI.
Ad Ficum, <i>Ruines à l'E. du Djebel Baboura</i> ,	— XV.
Igilgeli, <i>Djidjelli</i> ,	— XXXIII.
Itera Satafi Saldas	— M. P. LXXIX.
Horrea, <i>Ruines au S. du Djebel Annini</i> ,	— XVIII.
Lesbi, <i>Djemalaa-el-Ourtlen</i> ,	— XVIII.
Tubusuptus, <i>Bordj-Tiklat</i> ,	— XXV.
Saldas, <i>Bougie</i> ,	— XVIII.
Saldis colonia, <i>Bougie</i> ,	— M. P. XXXV.
Muslubio, <i>Ruines des Beni-Suleyman</i> ,	— XXVII.
Coba, <i>Ruines de Ziama</i> ,	— XXVIII.
Igilgeli, <i>Djidjelli</i> ,	— XXXVIII.

(2) Hist. persec. vandal., p. 123 et seq. — Parisiis, Th. Muguet, 1694.

Satafensis ; dans la liste des évêchés de la Mauritanie Césarienne apparaît un *Cresces Satafensis*, dont le nom est suivi des lettres *prb.*, qui signifient probablement *presbyter* ; d'où l'on conclut que ce *Cresces* ne fut pas évêque. Plus loin, Dom Ruinart dit, en parlant de ce *Cresces Satafensis*, qu'il est facile de se rappeler la position occupée par cette localité « placée entre les villes de *Sitifi* et de *Ad Basilicam* dans l'Itinéraire d'Antonin ». Ainsi, pour l'auteur du livre que nous citons, il n'y aurait pas le moindre doute sur la position de *Satafi*, qui serait bien celle que nous connaissons. Dans le même ouvrage il revient encore sur cet évêché de la Mauritanie, et parle d'un certain *Adeodatus episcopus plebis Satafensis*, qui se serait rendu à l'un des conciles tenus à Carthage pendant le schisme qui désolait les populations chrétiennes de l'Afrique, je veux parler de la secte des Donatistes. Il ajoute aussi que Pline, dans son livre V, chap. 4, parle d'une ville appelée *Sataphitanum oppidum*, qui ne serait autre que *Satafi*.

En continuant mes recherches, j'ai trouvé dans un livre intitulé : « S. Optati Milevitani de schismate Donatistarum libri septem » les renseignements suivants qui jettent un peu plus de clarté sur cette question.

L'évêque de Milève, dans la liste des évêques qui ont assisté au concile de Carthage de l'an 411, nomme *Adeodatus Satafensis*, *Felix Ficensis* et *Novatus Sitifensis*, qui avec 261 autres évêques représentaient le parti catholique. Parmi les 316 évêques du parti donatiste, venus à ce concile, je trouve les noms suivants : *Adeodatus Milevitanus*, *Marianus Sitifensis* et *Urbanus Satafensis*. Plus loin, il parle de l'évêque de Satafi *Adeodatus*, évêque catholique, lequel est venu au concile avec son adversaire *Urbanus*, évêque donatiste du même lieu. Il est facile de voir, par le titre de ces évêques, que *Adeodatus* et *Urbanus* de Satafi appartiennent bien à la ville située à seize milles de Sitifis et dans la Mauritanie Sitifiennne, puisque, à côté de ces deux prélats, se trouvent les évêques de Sétif, de Ficus et de Milève, appartenant tous trois à la Mauritanie Sitifiennne ou à la Numidie.

Dans le grand Dictionnaire géographique et critique de Bruzin de la Martinière, géographe de S. M. C. Philippe V, roi des Espagnes et des Indes, on parle d'un siège épiscopal d'Afrique

nommé *Satafensis*, que l'auteur place dans la Mauritanie Césarienne, bien à tort, car il dit plus loin que l'évêque de ce siège est qualifié *Festus Satafensis*, et que l'Itinéraire d'Antonin place cette localité à seize milles de Sitifi et de Ad Basilicam.

Or, d'après Dom Ruinart, *Festus Satafensis* se trouve parmi les évêques de la Mauritanie Sitifiennne, et non parmi ceux de la Mauritanie Césarienne; de plus, l'Itinéraire d'Antonin place cette localité entre Sétif et Ad Basilicam. Enfin, il ajoute que dans la Conférence de Carthage il est fait mention d'un évêque portant ce titre, mais qu'on ne dit pas à quelle province il appartenait.

Plusieurs autres auteurs parlent aussi de ces deux villes, mais ne peuvent affirmer qu'elles ont existé toutes deux. Du reste, je le répète, l'Itinéraire d'Antonin et les Tables de Peutinger ne font mention d'aucune ville de ce nom dans la Mauritanie Césarienne. Je crois à une erreur qui a dû être commise lors de la division de la Mauritanie en trois provinces. Avant ce partage, Satafi faisait partie de la Mauritanie Césarienne, et par la suite elle a passé dans la Mauritanie Sitifiennne; de là, double emploi. La meilleure preuve que je puisse fournir pour le moment est le Livre des conférences de Carthage par S. Optat, évêque de Milève, où l'on voit figurer dans un même concile les évêques de *Sitifi* et de *Satafi*. C'est donc bien là le siège épiscopal de Satafi, et Aïn Kebira était, au temps de S. Augustin, un évêché important, car l'on voit deux évêques, l'un catholique et l'autre donatiste, discuter dans Carthage les dogmes de la religion.

J'ai recherché aussi quelle cause avait pu faire faire un aussi long détour à la route de Bougie à Djigelli. Car, en effet, il en existait une autre plus courte et que donne l'Itinéraire d'Antonin (1); par l'une, le trajet s'effectuait en 93 milles, tandis que l'autre nous donne 159 milles. La raison en est, je crois, que tout en tenant à avoir un chemin plus court et qui suivît la mer, les gouverneurs des provinces impériales tenaient à pouvoir faire passer, à un moment donné, des légions à travers ces pâtés de montagnes que nous connaissons aujourd'hui sous les noms de

(1) Voir plus haut, la note 1 de la page 325.

Djebel-Takintouch, Kefrida, Djebel-Takoutch, Djebel-Anini, puis enfin repartir de Sétif en traversant les montagnes de Ben-Zereb, Djebel-Afroun, et arriver à Djigelli. Cette route, plus longue de 66 milles, leur était très-utile ; car par les positions qu'occupaient les stations établies à peu de distance les unes des autres, ils pouvaient aisément pénétrer dans ce massif de montagnes où se trouvent le grand Babor, le Tababor, le pic de Temerzguida, et qu'habitaient les populations les plus belliqueuses et les plus remuantes de cette contrée.

Ainsi, en résumé, Aïn-Kebira est bien *Satafi*, siège épiscopal de la Mauritanie Sitifiennne, dont les titulaires prirent part aux discussions survenues entre les catholiques et les donatistes. Cette ville est située à seize milles de Sétif, sur la route qui conduit à Djigelli ; les inscriptions nos 1 et 2, donnant le nom de *Satafensis*, en sont la preuve.

L'on me pardonnera cette longue digression en faveur de l'intérêt de la question. J'ai cité les auteurs que j'ai pu découvrir ; j'en ai tiré des conclusions ; mais rien ne prouve qu'il n'existe pas d'autres ouvrages qui viendraient détruire ce que j'avance. Aussi, je le répète, je n'ai eu, en écrivant ces pages, qu'un seul but, celui de préparer la voie à ceux qui voudront encore s'occuper de la station de *Satafi*.

En terminant, j'exprime l'espoir de voir, dans quelques années, au lieu de ces monceaux de pierres et de ruines, s'élever un joli village français sur l'emplacement de la ville qui fut jadis un des sièges épiscopaux de la Mauritanie Sitifiennne ; et peut-être, lorsqu'on fondera, à la place du Municipie de *Satafi*, une colonie française, de nouvelles découvertes archéologiques viendront encore éclairer l'histoire de cette localité.

Je souhaite aux futurs colons d'Aïn-Kebira de vivre, sous le drapeau français, plus heureux et plus tranquilles que ne l'ont été les citoyens de *Satafi* sous les aigles romaines.

